



Rien, trois fois rien

Vers le dehors

Joëlle Basso

À l'origine, les mots font des étincelles. Pierres à feu. Cris de femmes ivres d'allégresse ou de colère. Gifle qu'on vous flanque pour un mot de trop.

Dès l'enfance, vous vous frottez au caractère sacré des mots, il y a les *sacrés noms de Nom*, « gros mots » interdits à voix haute, sous peine d'être puni et les « mots doux » qu'on cache dans la feuille pliée en quatre.

Les mots, concrétions qu'on tourne et retourne, mâche et remâche. Gravier qu'on jette à la face, galets lisses des mots-caresses. Cailloux que sème le petit Poucet, abandonné par la marâtre, pour ressortir vivant de la forêt.

Petit à petit les poèmes remplacent la collection de pierres et de coquillages. Les mots se découpent le long de superbes alignements où ils s'étaient et se répondent. Les phrases au jour le jour laissent sur sa faim, n'arrêtent pas l'attention, elles tournent court. Sauf le soir, quand *il était une fois*, et les jours où la maîtresse lit de la poésie. Étrange alors comme sa parole s'infléchit, reste en suspens, révèle de l'inouï : « Frères humains qui après-nous vivez, / N'ayez les cœurs contre nous endurcis, / La pluie nous a débués et lavés, / Et le soleil desséchés et noircis ; / Pies, corbeaux nous ont les yeux cavés / Et arraché la barbe et les sourcils. »¹

Elle vous parle avec la voix d'une autre, à la fois plus proche et plus lointaine :

1. Villon, *L'épithaphe de Villon*, dite *La ballade des pendus*.

« Nature, berce-le chaudement : il a froid. »²

Dès les premières lectures vous vous fiez aux livres comme à personne, vous ressentez vivement le pouvoir pénétrant des mots.

Vous les accueillez en vous : les poèmes par cœur, un vers sur deux vous échappe, tant mieux, c'est le signe qu'ils valent bien les formules magiques qui ouvrent toutes les portes, les mystérieux *sésame ouvre-toi* ou *tire la chevillette, la bobinette cherra*.

Vous avez été *marqué* et *remarqué*. Les premières fois que vous écrivez pour le plaisir, sans but, on vous y invite. Récréation privée. La mère, la maîtresse, vous a encouragé à écrire des « textes libres », à temps perdu. Vous recopiez ces petites histoires dans un cahier, avec des jeux, des devinettes. Découverte que cette activité est bonne en elle-même, possède une valeur qui échappe à l'évaluation quantifiée.

Plus tard, vous tombez sur un livre dont le titre vous intrigue et vous fascine : *Poésie ininterrompue*. Les mots y sont détournés du sens courant, désorientés, leur sens multiplié et foisonnant. Vous vous laissez gagner par la griserie d'un enchaînement qui ne peut s'interrompre parce qu'il n'est pas récit, histoire qui finit bien ou mal. L'interminable poème ne raconte rien et pourtant on dirait qu'il contient l'essentiel en peu de mots.

Paradoxes de l'écriture.

Écrire c'est une chose et son contraire : vous vous y construisez un abri et vous vous exposez à y demeurer toujours en proie au vertige du vide.

C'est aller à la chasse au trésor. Se constituer un butin. Comme un avare de mots, les mirer sous la lumière pour son compte, puis les réenfouir.

Les bons jours, il vous semble bâtir un domaine avec le tuf accumulé l'existence durant. Pierre poreuse et tendre des mots. Là où il y eut magma, brûlures, effusions, vous construisez des structures stables. Textes où tout s'articule et se tient. Des fondations au toit, un lieu habitable où résider, où se réfugier à chaque fois que la vie vous expulse.

Sans le savoir vous reprenez la profession des aïeux, sous une autre forme.

Tailleur de pierre. Vous vous employez à extraire la pierre brute d'une carrière fantôme, préparez les moellons de formes et tailles irrégulières pour l'*opus incertum*, l'assemblage selon un réseau de joints imprévus.

Couturière. Vous substituez à ces lambeaux de vie, épars ou mal cousus de

2. Rimbaud, *Le dormeur du val*.

filis hétéroclites, une étoffe sans déchirure, tissée d'un même fil. Vous consolidez votre vie d'une doublure protectrice. Tapi à l'abri des mots, bien sanglé dans la syntaxe, enveloppé d'une peau qui ne craint pas les blessures.

Ou, au contraire, vous cherchez à *lui* faire la peau, à vous débarrasser de la marâtre en vous. Cette voix parasite qui vous harcèle depuis trop longtemps, la voix persifleuse qui vous mine, vous voulez la faire taire. Vous écrivez sans relâche, pour que l'autre voix l'emporte, le mince filet de la muette en vous, qui page à page s'affirme et se pose.

A la longue, vous rêvez d'en faire un métier qui se confonde avec le métier de vivre.

Inversement c'est aller à l'aventure, hors pistes, frayer ses propres traces dans la langue, se risquer comme en amour à perdre le contrôle, avoir le courage d'être sans but, de rester dans l'incertitude. Attendre sans attendre et laisser le hasard libérer la trouvaille.

Pénétrer les labyrinthes de la langue, imprimer sa marque sur la page blanche et se laisser envahir par le flot verbal, les jaculations sonores. Si écrire a un sexe, les genres s'y brouillent.

Se livrer aux sortilèges des sonorités de sa langue et lutter contre le bruit de fond. Le submerger, plonger dans le grand flux superflu.

Pourquoi alors parfois cette pénible impression d'avoir lâché la proie pour l'ombre ? D'avoir été trop loin dans le retrait, de s'être éloigné de ses semblables ? *Amour des phrases, désamour des gens*³ ?

C'est aussi être voyeur, espionner ses semblables et exploiter sa propre vie pour se fournir en matériaux.

S'exhiber pour mieux conserver son secret, en disséminant ses motifs jusqu'à les rendre méconnaissables, insaisissables.

Et encore être obsédé de précision, scrupuleux en euphonie ou dissonances. Distinguer les détails jusqu'à l'infime, se coltiner avec le grand Tout, en osant se prendre momentanément pour Dieu. Vouloir embrasser le monde entier, pourchasser la réalité dans ses ramifications les plus ténues et souffrir qu'elle vous échappe sans cesse.

L'écriture sourd de moments où l'on est ravi à l'existence vigile. Quand plus rien ne répond et que s'engage une lutte au corps à corps avec soi pour se ramener au monde.

Il a fallu être séparé, s'être mis à voir les choses de l'autre côté, en étranger

3. Robert Pinget, *L'apocryphe*, Paris, Minuit, 1980.

depuis son lieu d'exil. Pour consentir à nouveau à la mêlée, il suffit qu'un jour vous ayez retrouvé votre assiette en vous prenant aux mots. Le chemin du retour, si embroussaillé soit-il, vous saurez l'emprunter à nouveau.

Écrire pour renaître, guérir... ou manière de se suicider lentement.

* * *

Une fois que le mouvement est enclenché, écrire vous point, vous travaille, ne vous laisse plus en paix. Dégage des béances qu'il faut sans cesse combler. Quelque chose vous pousse à récidiver et vous vous obstinez.

Vous pouvez rester longtemps sans avoir accès à ce lieu d'accueil : quand ce n'est pas la publication qui prime, mais la fonction d'écrire, vous n'êtes qu'un invité et il arrive que la porte vous soit fermée, jusqu'à nouvel ordre.

Pendant longtemps vous n'écrivez pas, les mots s'indurent, vous vous laissez balloter par la vie. La faille déjà une fois explorée se referme. Comme un muscle *adhérent*, votre corps colle au réel. La rigidité vous gagne, au moins êtes-vous paisible. Au point de vous étonner devant l'angoisse des autres : « Les gouffres, quels gouffres ? » Perdu le fil, le mince filet de voix intérieure qui désirait se faire entendre.

Jusqu'à ce qu'une fois de plus vous soyez expulsé. A nouveau passé de l'autre côté. Là où vous êtes, il n'y a rien de consistant, votre adresse officielle est fautive, vous venez d'ailleurs, brusquement on vous le rappelle et il devient urgent d'y retourner, sinon l'oxygène va manquer.

Recommencer à écrire : une victoire sur le silence à quoi vous étiez réduit, souffle coupé. Bris de la mer de glace en vous. Soulèvement du couvercle de la tombe. Un jour, quand vous ne vous y attendiez plus, quelque chose à nouveau s'entrouvre.

Sans l'avoir voulu, cette activité finit par prendre le pas sur le reste, elle l'emporte sur vos désirs d'accomplissement mondain, interminable creusement, elle vous empêche de *faire carrière*. Tandis que les autres se font une place au soleil, vous restez dans le limbe, occupé à creuser le sable d'une carrière fantôme.

Au point que si l'on vous demande ce que vous faites dans la vie, vous pouvez répondre seulement : « J'écris. » Par politesse, pour ne pas dire « rien » et parce que, de nos jours, on ne se retire plus dans le désert.

Écrit-il celui qui est de plain-pied dans la vie ? Non, mais l'on peut aussi bien être passé de l'autre côté du miroir et n'écrire jamais. Inversement déborder de vie peut vous y mener. Ne vous reste plus alors qu'à sculpter ce qui vous vient par surcroît.

Celui qui ne peut se passer d'écrire n'éprouve sa vie à plein qu'en l'écrivant. La vraie vie est bien celle qu'il a vécue, mais il ne le sait qu'après coup. Une fois qu'il s'est donné, l'écrivain, un sol où poser les pieds.

Pour mieux atteindre le centre. De quoi, nul ne le sait. Vers cette *chose* qui aimante et repousse, vous régénère et vous épuise.

Vous persistez par provocation aussi, manière de suggérer que c'est peut-être les autres qui perdent leur temps. Insolence à renouer avec l'*otiosus* des anciens. Parti pris du temps long, à contre-pied des économies de notre occident *accidentel*⁴ qui nous précipite vers notre fin.

Par délectation du quant à soi, de l'intime, dans un univers qui efface la frontière entre public et privé, où vous êtes de plus en plus exposé en même temps que ravalé souvent à vos coordonnées chiffrées.

Fier de votre indépendance d'esprit, vous ne vous croyez maître de rien. Vous vous êtes longuement imprégné de la langue, sans jamais croire la posséder. Vous n'y gagnez que de vous découvrir grand illettré, chercheur tâtonnant de mots.

A force de s'y adonner, comme pour tout, l'aisance vient, mais pas si bien, car en la matière, réussir c'est échouer. Il y a bien sûr des auteurs et des lecteurs amateurs de bons mots, de belles formules. Des habiles, qui soignent leurs effets, rutilent dans les soirées. Ils jouissent de tenir la langue à leur merci.

Les autres, plus exigeants sinon plus modestes, ne voient que méprise dans la maîtrise et cherchent à s'en dépouiller. Les mots jouent entre eux, se jouent de l'apprenti (vous voyez bien!), qui attend patiemment d'endormir en lui l'histriion, pour que les mots puissent seuls scintiller.

Il y a à boire et à manger pour celui qui écrit. Bonne table de Tantale. Commencer par tourner sept fois sa langue dans sa bouche. Attendre longtemps des plats qui arrivent froids. Se saouler de mots à en perdre connaissance. On dévore les livres des autres, ils font saliver. On s'en repaît et quand on veut rendre la monnaie on ne trouve plus que de la ferraille, des pièces à moitié effacées.

Enfin, les jours fastes, vous faites bombance, c'est la fête des mots qui vous viennent en abondance. Vous vous relisez, papilles contentes, ivre du flux. Vous laissez reposer. Glissez à nouveau un œil : à la place de la corbeille de fruits hallucinée, vous tombez sur un plein cendrier.

Pour peu que vous y ayez mis du votre, il arrive néanmoins que ça tienne et sous la cendre apparaît la salamandre. *Nutrico et extinguo*, j'entretiens et j'éteins⁵

4. Michel Leiris, *Langage tangage ou ce que les mots me disent*, Paris, Gallimard, 1985.

5. Devise du roi François I^{er}.

Vous en passez par des phases qui vous en font voir de toutes les couleurs. Affaire de corps. Traversée des règnes : stupeur pétrifiée, passivité végétative, fureur animale, volonté humaine de réflexion et ivresse à se prendre pour le grand Architecte. La gamme au complet. Depuis l'abandon le plus grand, la perte des repères, jusqu'au rassemblement des énergies conscientes pour la mise au point finale (mais il arrive qu'on se perde sur les chemins qui mènent à la plus grande obscurité).

* * *

A quelle adresse écrit-on ? A quelle fin ?

Aux absents les plus attentifs.

Écrire c'est accepter que personne ne vous réponde et d'avoir toujours à répondre de ses écrits.

On peut faire mine de s'en excuser comme d'une manie, s'y résigner en s'avouant « bon qu'à ça » comme Beckett ou jouir d'en être possédé. Obéir à une nécessité intérieure, sans motifs, ni visées.

Pas besoin de se trouver de bonnes raisons d'écrire. On peut se satisfaire d'y trouver son *pharmakon*. On peut ne pas s'en contenter.

Pourquoi ne pas embrasser l'activité dans sa pleine acception étymologique ? *Auctor*, « instigateur », dérivé d'*augere*, « faire croître », au sens d'augmenter la valeur d'un bien, apparenté à *augur*, « celui qui fonde et établit ».

Même si son utilité ne peut être qu'indirecte et fortuite (non intentionnelle) comme pour les chercheurs en sciences fondamentales, l'écrivain a la liberté de remembrer ce qui reste dispersé, comme d'ébranler les évidences trop bien établies des représentations courantes.

A force de circuler des phénomènes les plus infimes à l'imaginaire du cosmos, de rapprocher les domaines habituellement séparés, il peut mettre à jour des lois, des structures de la réalité non aperçues, innommées (la *sous conversation* de Nathalie Sarraute) ou en inventer de toutes pièces.

L'influence réciproque des scientifiques et des écrivains ne s'est pas arrêtée au XIX^{ème} siècle, avec la querelle opposant Goethe aux disciples anglais de Newton sur la nature de la couleur. Si l'extrême spécialisation des sciences rend improbable aujourd'hui qu'un écrivain puisse soutenir une controverse à parité avec un physicien, il arrive que les rêveries d'un poète éclairent les chercheurs hors des sentiers battus. C'est ce qui est arrivé à Albert Libchaber, éminent spécialiste du comportement quantique de l'hélium superfluide. Occupé à comprendre la turbulence des fluides, il s'est heurté à la fin des années 1970 aux

limites de l'approche analytique standard par les équations de mouvement. Platonicien, il soupçonnait une relation entre le mouvement et une forme universelle. Pour conforter son intuition, il s'est tourné vers la poésie. Persuadé que la vision du monde du poète américain Wallace Stevens était en avance sur les connaissances des physiciens d'alors, il citait ses vers, capables de traduire comment un flot reproduit sa propre forme dans son mouvement :

« La rivière mouchetée
Au flux continu mais jamais deux fois pareil
S'écoule en maints endroits comme figée en un seul. »

Vision et convictions : comme lui il voulait croire que « dans l'atmosphère sans ombre,/ La connaissance est omniprésente mais non perçue. »⁶

Par moment, sous l'effet d'un sentiment panique, vous vous croyez investi d'une mission : parer à l'oubli, tenir lieu de mémoire.

Témoigner devient une obsession. Dire ce que nous aurons été. Maintenir vivant le mode du futur antérieur, afin que puisse persister la notion même de futur. Se sortir du carcan de l'impératif et du présent de l'indicatif, modes majeurs de la publicité et du slogan politique.

Que vous l'acceptiez ou pas, vous êtes en guerre.

Pas moyen de couper à l'envahissement de la parole mécanique, aseptisée, mutilante. Gavé de formules publicitaires, administratives, langues de bois des notables, jargons de spécialistes, sigles techniques... il vous reste sur la langue un goût de fer. L'anémie vous gagne.

Irrité d'entendre tout le monde se mettre à « gérer » son temps, ses sentiments, ses enfants, de voir ce verbe dévorer les autres, comme un prédateur importé d'un autre biotope, vous n'acceptez pas que le mort chasse le vif, vous cherchez un mot plus approprié, des variantes, jusqu'au jour où, vaincu, vous n'en trouvez plus. Rien ne vient, c'est le trou. Ce mitage du champ sémantique vous donne des aigreurs d'estomac et vous vous employez à réimplanter les mots déracinés. A retrouver les vertus nourricières du langage naturel, sa souplesse, ses finesses, ses réparties musclées. Détendre sa syntaxe, jouer de ses sonorités, lui donner du champ sémantique.

La littérature comme réserve écologique de la langue ? Parc naturel protégé ?

Le traumatisme des horreurs du XX^e siècle, un certain antihumanisme cynique, ont conduit à de violents rejets du lyrisme. Du « Comment peut-on écrire des poèmes après Auschwitz » d'Adorno à « La poésie est inadmissible, d'ailleurs elle

6. Cité par James Gleick, *La théorie du chaos. Vers une nouvelle science*, (Chaos, James Gleick, 1987), trad. de l'anglais par Christian Jeanmougin, Paris, Flammarion, 1991.

n'existe pas » de Denis Roche, les pousser-au-silence ont hanté l'adolescence de l'auteur de ces lignes. Les avant-gardes autodécrites ont égrillé la peau de la poésie, comme les surréalistes auparavant s'en étaient pris au roman.

L'exaltation outrancière du Moi du poète comme mage par André Breton (au nom de Freud qui ne prisait guère l'*écriture automatique* des surréalistes) s'est retournée en congédiement de l'auteur comme sujet de ses écrits.

Un décapage, conforté par l'influence de la linguistique structurale, qui a fini par confiner l'étude des textes à leur fonctionnement interne et l'écriture à une activité purement réflexive. Enfilade de signifiants. Occultation de l'auteur, au nom de la nécessaire distinction entre le narrateur et celui qui écrit. A exclure les dimensions qui nous touchent le plus : l'expérience à l'oeuvre, le contexte historique, la vision du monde de l'auteur, la recherche de la beauté. Le texte, rien que le texte – et l'intertexte.

Curieuse époque, conjoignant mortification ascétique du sujet écrivant et focalisation sur l'écriture comme matière corporelle. L'accent systématique sur l'écrit comme matière, le geste physique d'écrire a fini par fétichiser le texte comme excrétion. Fétichisme aussi des jeux du signifiants, hypertrophique focalisation sur la forme, jusqu'à réduire le texte à un bricolage ludique. Ces tendances persistent, quoique moins prégnantes, à côté des increvables épanchements ou des ciselures de la « poésie pure » au goût d'« extrait pharmaceutique » fustigée avec verve par Gombrowicz⁷.

Même si dans chaque livre une part relève de l'oeuvre anonyme et collective qui travaille celui qui écrit, elle passe par un travail personnel de recombinaison irremplaçable.

Même après un siècle de psychanalyse, après que le sujet de l'énonciation ait perdu toute illusion de complète maîtrise et d'unité et le fourvoiement de certains dans le pire du discours ou de la compromission idéologique, il n'y a pas de raison de décliner ses responsabilités d'auteur. Si notre parole nous échappe en grande partie, en explorer les possibles nous met à distance de certains automatismes et partant nous libère. S'il y a *engagement*, il ne peut certes plus tenir à l'affirmation d'une posture politique, il se manifeste dans le respect du foisonnement des phénomènes, de l'équivoque des expériences humaines et à la capacité de trouver les formes, les structures les plus adéquates possibles. Sans se réduire à aucune optique spécialisée (sociologique, scientifique, esthétique...) mais, sans frilosité, en s'autorisant à les passer toutes au crible.

Alors que dans la plupart des activités, il est souvent nécessaire de conclure,

7. Witold Gombrowicz, *Contre les poètes*, Christian Bourgois, 1981, Complexe, 1988.

écrire suppose de se maintenir dans le registre de l'indéfiniment ouvert.

L'auteur lucide aujourd'hui reconnaît que sa voix est faible et pourtant il arrive encore qu'elle porte et qu'on cherche à le faire taire. L'auteur peut-être cessera d'exister et l'écrivain d'avoir une fonction sociale quand il ne risquera plus l'emprisonnement ou l'interdiction de publier, en droit ou en fait. Quand personne n'aura l'idée de le bâillonner. Sens et censure à jamais liés.

Que le sens toujours échappe, que la vérité soit sans cesse repoussée, ne doit pas forcément dissuader de lui chercher noise. Garder le désir de l'arraisonner, n'implique pas qu'on se contente de vérités révélées ou martelées. Prétendre s'en tenir délibérément au signifiant, se priver de certains registres fût-il celui du discours, c'est l'étouffer.

Écrire : dernière possibilité d'être généraliste dans un monde morcelé en spécialités isolées ?

Pas plus de motifs d'envisager le pire ou de ressasser les désastres que de se perdre dans les rêves les plus fous. Contre les téléologies, les déterminismes pseudo-scientifiques, l'écrivain peut tenter, en ouvrant les possibles, de repousser avec le maximum d'énergie la perspective de la fin de l'humanité dans l'obscur du cauchemar. Contre les intégristes de tous poils, des scientifiques durs aux millénaristes purs, qui prétendent que l'avenir est déjà écrit sur *le grand rouleau*.

Le goût d'écrire peut se doubler du désir d'annuler les effets de certains livres, de leur faire contrepoids. Vous avez beau être accablé par l'avalanche de livres qui s'abattent sur vous depuis les origines de l'imprimerie, vous éprouvez qu'il en manque encore au moins un, et ce livre-là vous vous mettez en tête qu'il vous incombe de l'écrire.

D'abord amoureux du silence et de l'ombre, à un moment donné il vous semble que c'est à votre tour de prendre la parole, de dire le monde tel que vous le voyez, parce que les autres, en particulier les écrivains de votre génération, en donnent une image qui vous paraît sans relief ou trop simplifiée. Vous vous croyez tenu de donner ses chances à une autre version. Plus juste. Plus subtile.

Votre visée n'est pas de discourir sur l'époque du point de vue de Sirius, ce qui vous intéresse c'est d'en faire ressortir la singularité, ce qui implique de commencer par vous *traverser* vous-même comme cas de figure. Pacte autobiographique et exploration imaginaire ne s'opposent pas dans votre esprit, ce sont deux modes qui peuvent aller de concert ou alterner. Vous mettre à l'épreuve, ne pas vous épargner, fait contrepoids à la liberté sans limite d'exploration du réel qui vous est accordée. Vous ne sauriez dire ce que sont les autres sans vous impliquer comme autre.

A force d'*idiotie* vous pourriez finir par toucher à l'universel. La langue se charge de vos impulsions, de vos tournures, de vos façons de la ligamenter, de la faire haleter, elle se mue en idiolecte, jusqu'à ce que poussé loin de vous-même, explorateur des phénomènes où vous vous incluez, vous finissiez par vous perdre de vue. Vous aviez d'abord tenté de vous affirmer, de poser votre voix et progressivement vous n'aspirez plus qu'à vous dépouiller de votre individualité, à la dissoudre dans l'impersonnel. Votre nouvelle devise : *Wo ich war, soll man werden.*

Ce qui n'est pas mise à mort de la personne, mais ouverture extatique vers le dehors. Transport.

En ces moments de plus haute intensité, la poésie est célébration et en même temps extrême attention au réel. Louange à la beauté. Don d'un texte qui en soit témoin :

« A quoi sert la beauté ?
A ceci qu'elle attise en l'homme
Un zèle ardent pour ce qui est. »⁸

8. « To what serves mortal beauty ? / See : it does this : keeps warm / Men's wits to the things that are. » In Gerard Manley Hopkins, *Poèmes accompagnés de proses et de dessins*. Choix et traduction de Pierre Leyris, Seuil, 1957 et 1980.